

## AMBIGUÏTÉ OU ANALOGIE DE L'ÊTRE ?

Pierre AUBENQUE (Aix-en-Provence)

« L'être se dit en plusieurs sens ». Cette phrase, par laquelle Aristote introduit l'énumération des sens multiples de l'être, pourrait apparaître comme le point de départ de la tradition métaphysique occidentale, puisque celle-ci se présentera le plus souvent comme une réflexion sur l'unité de l'être en dépit de la pluralité de ses sens. Mais cette phrase risque aussi d'annoncer la fin de cette même métaphysique, puisque l'analyse sémantique à laquelle elle convie le métaphysicien devrait logiquement le conduire à effacer le mot *être* au profit de la diversité désormais définie et dénommée de ses significations.

### I

La phrase d'Aristote ne garde, certes, son caractère problématique que si on lui maintient son sens obvie, qui est de renvoyer à un phénomène de *langage*. On ne serait, du moins en apparence, préservé de l'aporie que par le recours à une traduction archaïsante, comme celle que propose Heidegger<sup>1</sup> : « Das Seiend-Sein kommt vielfältig zum Scheinen », « L'être-étant advient de façon multiple à l'apparaître ». Ainsi entendue, la phrase ne ferait rien d'autre que d'exprimer la splendeur multiforme de l'être. Mais Aristote exprime parfois la même constatation sous une autre forme : τὸ ὄν σημαίνει πολλαχῶς, « l'être *signifie* de façon multiple ». Il s'agit donc bien d'une constatation portant sur le langage : le mot *être* (en tant que prédicat) comporte une pluralité de significations, autrement dit, est *équivoque*, ce qui ne saurait être tenu que pour une imperfection : car, si nous nous souvenons qu'un mot qui « ne signifie pas une chose une » « ne signifie rien du tout » (*Métaph.*, I, 4, 1006 b 7), nous voyons que toute proposition sur l'être en tant que

<sup>1</sup> *Was ist das — die Philosophie?* Pfullingen, 1956, p. 46.

tel risque d'être condamnée comme dépourvue de sens univoque, donc de sens tout court.

C'est ce que retiendra, ou croira redécouvrir, la tradition que l'on pourrait dire, au sens large, *positiviste*. De fait, c'est la distinction des sens de l'être, ou *catégories*, qui a rendu possible l'institution d'un, ou plutôt de plusieurs discours cohérents, qui sont les différentes sciences positives. Chaque science est, selon l'expression de P. Ricœur, comme un « îlot de langage » qui « est entièrement sous la règle de l'univocité ». Mais cette règle requiert comme condition de son application la limitation de chaque science à un champ déterminé : celui du « genre » chez Aristote, d'un certain type d'expérience sensible chez Comte, d'un certain système fini d'axiomes pour le positivisme logique. Tout discours qui transcende la fragmentation catégoriale ou croit pouvoir ignorer ce que Comte appelait « l'inévitable diversité » des « phénomènes fondamentaux », est suspect d'ambiguïté : il est « dialectique et vide », dit Aristote ; il se meut « dans le vide » faute de « point d'appui », dira Kant. Mais on voit alors la conséquence négative qui en découle pour la métaphysique : l'idéal aristotélien d'un langage scientifique, donc univoque, et la conception corrélatrice de la philosophie comme *science* de l'être, condamnent la philosophie à se constituer comme science particulière, donc à se nier comme philosophie, c'est-à-dire comme discours total sur l'être. A l'autre bout de la chaîne, nous trouvons Wittgenstein : « La méthode correcte en philosophie, ce serait proprement de ne rien dire que ce qui peut être dit, donc les propositions des sciences de la nature — donc quelque chose qui n'a rien à faire avec la philosophie. »

## II

Faut-il alors récuser comme tentative sans espoir, ou comme compromis lui-même « ambigu », tout l'effort de la métaphysique occidentale pour instituer un discours cohérent, à défaut d'être parfaitement univoque, sur l'être en tant que tel ? C'est grâce à l'idée d'*analogie* que l'on a cru pouvoir, au Moyen Age, lever la désolante alternative d'une unité qui ne serait qu'équivoque et d'une univocité qui ne serait que fragmentaire. Et l'on a cru pouvoir s'appuyer sur Aristote disant qu'il y a, entre les significations multiples de l'être, une certaine unité de rapport, puisque tous les sens autres que le premier renvoient à (*pros*) un sens premier, qui est l'être comme essence (*ousia*). Malheureusement, il ne suffit pas qu'il y ait rapport pour qu'il y ait, au sens propre du terme, analogie : il faut qu'il y ait en outre *égalité* de rapports. La constatation d'un rapport (p. ex. entre l'essence et les autres catégories) ne fait que confirmer la brisure de l'unité, sans pouvoir en rendre raison : elle ne nous dit pas, par exemple, pourquoi l'être n'est pas seulement essence, mais aussi quantité, qualité, relation, etc. Au contraire, l'analogie, grâce à l'idée

d'une égalité entre inégaux, permet de réintroduire une certaine identité, et par là une certaine rationalité, au sein même de la différence : il y a comme une justice dans l'être, puisque les êtres reçoivent l'être à proportion de leur perfection. Nous serions d'avis que la prétendue *analogie d'attribution* des scolastiques (qui traduit « l'unité de signification par référence à un terme unique » d'Aristote) ne doit sa dénomination, d'ailleurs impropre, qu'au fait qu'elle n'est pas pensée sans référence à la véritable analogie, c'est-à-dire à l'*analogie de proportionnalité*<sup>1</sup>. Chaque étant participe à l'*esse* à proportion de sa place dans la hiérarchie des êtres, c'est-à-dire du degré de perfection de son essence. Mais cette métaphysique des *degrés* d'être, subrepticement substituée par le biais du commentarisme, à la métaphysique des *sens* de l'être, n'est possible en fait qu'au prix d'une novation radicale : elle présuppose que chaque étant *reçoit* son être et que la *donation* d'être, dont cette réception est le corrélat, obéit à des considérations d'ordre : « Tout reçu est dans le recevant selon la mesure du recevant » (*Somme théologique*, I, q. 84, a. 1). La métaphysique de l'analogie présuppose donc une théologie de la création, grâce à laquelle l'être fini voit valoriser sa finitude autant qu'elle peut l'être, puisqu'elle n'est plus dès lors que l'inévitable limitation, elle-même proportionnellement administrée, de l'être *créé*.

Mais alors la doctrine de l'analogie, qui requiert l'idée philosophiquement indémontrable d'un Dieu créateur et juste, apparaît comme un acte de foi dans le *sens* de l'être en dépit du non-sens apparent que révélait son équivocité. Que si cette foi dans le sens de l'être, qui conserve chez saint Thomas le caractère d'un engagement existentiel, oublie son origine problématique au point de verser dans l'affirmation de l'unité de l'idée ou du concept d'être — comme on le voit dans la scolastique tardive<sup>2</sup> — alors l'être, commun à Dieu et à la créature, commun aussi aux diverses catégories, mais qui n'est tel qu'en tant que représenté, trouvera enfin son statut d'univocité : mais ce sera au prix de sa réduction à l'être « objectif »<sup>3</sup>, mûr désormais pour la représentabilité scientifique, la calculabilité mathématique et finalement toutes les formes de la manipulation technicienne. L'être sera ce « message univoque » qu'exigent de nos jours les théories, comme la pratique, de la communication et de l'information.

\* \* \*

<sup>1</sup> Cf. A. DE MURALT, *Comment dire l'être ? Le problème de l'être et de ses significations chez Aristote*, dans *Studia philosophica*, XXIII, 1963, p. 159.

<sup>2</sup> Cf. B. MONTAGNE, *La doctrine de l'analogie de l'être d'après saint Thomas d'Aquin*, Louvain-Paris, 1963 ; F. MARTY, *Analogie et degrés d'être*, dans *Archives de Philosophie*, 28, 1965, notamment p. 177.

<sup>3</sup> Cf. R. DALBIEZ, *Les sources scolastiques de la théorie cartésienne de l'être objectif*, dans *Revue d'Histoire de la Philosophie*, 3, 1929, pp. 464-72 ; M. HEIDEGGER, *Holzwege*, II, *Die Zeit des Weltbildes*, Francfort, 1950.

L'histoire de la métaphysique témoigne donc d'un oubli progressif de l'être. Mais on ne peut décrire cet oubli comme oubli de son « sens » qu'à la condition d'entendre par « sens » de l'être ce surgissement multiforme et non réglé qui, pour le langage, du moins pour un langage administré par la règle d'identité, se traduit par une pluralité incommode de significations. On pourrait dire que le sens de l'être est de n'avoir pas un seul sens. Pourtant, et à moins d'être poésie, le langage sur l'être requiert, comme tout langage réglé, l'univocité. On comprend par là que la métaphysique, en tant que recherche d'un discours cohérent sur l'être, tende à sa propre suppression, qui est à son terme lorsque l'être multiforme et équivoque est réduit à l'étant univoque de l'objectivité scientifique. Mais l'histoire n'est pas un destin. Une métaphysique, qui serait peut-être « dialectique » au sens d'Aristote, devrait s'efforcer de ressaisir l'ouverture et la différence initiatrices, tout en reconnaissant qu'il est de la nature de l'ouverture de se clore, et de celle de la différence de se niveler. Il est vrai de dire que le polysémisme de l'être appelle l'homme à une tâche d'unification, mais il faut ajouter que cette tâche est infinie, parce que la pluralité des sens est toujours renaissante. Les réductions de type scientifique, positiviste ou même théologique, opérées par l'histoire, ne sont que de faux raccourcis, qui n'arrivent si vite au but que par un oubli du sens ou, si l'on préfère, du non-sens originel de leur point de départ.